SCUOLA D'EUROPA

Association Européenne des Enseignants AEDE

Anno LXX

Numero: Ottobre 2026



Ursula von der Leyen
Présidente Commission Européenne

INDICE:

Silvano Marseglia	Analyse sommaire du discours sur l'état de l'Union 2026 de la présidente von der Leyen	***pag. 3***
	Summary Analysis of President von der Leyen's State of the Union	***pag. 6***
	Analisi sintetica del Discorso della Presidente von der Leyen sullo Stato dell'Unione 2026	***pag. 9***
	Webinar AEDE	***pag. 12***
Generale Pasquale Preziosa	Le Réalisme à l'ère de l'incertitude	***pag. 13***
	Realism in anage of uncertainty	***pag. 22***
	Realismo in un'era di incertezza	***pag. 30***
Enzo Percesepe	Résumé du livre de Silvano Marseglia «Aede: une voievers l'Europe»	***pag. 39***
	Summary Of Silvano Marseglia's Book "Aede: A Path Towards Europe"	***pag. 43***
	Summary Of Silvano Marseglia's Book "Aede: A Path Towards Europe"	***pag. 47***
José Manuel Vega Perez	Josè Manuel Vega Perez visite le musée du Caire	***pag. 50***
	Josè Manuel Vega Perez visits the Cairo Museum	***pag. 50***
	Josè Manuel Vega Perez in visita al museo del Cairo	***pag. 50***

ANALYSE SOMMAIRE DU DISCOURS SUR L'ÉTAT DE L'UNION 2026 DE LA PRÉSIDENTE VON DER LEYEN

Le discours sur l'état de l'Union 2026, prononcé par la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, aborde l'équilibre délicat d'une Union qualifiée de «forte et précaire», axée sur la construction d'une Europe indépendante, capable d'agir face aux grands défis géopolitiques, climatiques et technologiques. Le résumé et les points clés du rapport s'articulent autour de plusieurs grands domaines:

1. Défense et sécurité communes

L'Union aspire résolument à son autonomie stratégique, considérant que l'heure de l'indépendance européenne est arrivée.

Nouveau mécanisme de défense de l'UE:

Union de la défense: Accélération des plans de défense intégrés (tels que le plan de préparation à l'horizon 2030).

Mur de drones et de surveillance: Investissements stratégiques pour sécuriser et protéger les frontières orientales de l'Union.

Soutien à l'Ukraine: Réaffirmation de l'engagement militaire et financier face à l'agression russe, avec une attention particulière portée au rapatriement des enfants ukrainiens et à la coopération technologique militaire (notamment l'alliance en matière de drones).

Nouvelles alliances stratégiques: Proposition d'ouvrir, pour la première fois, des statuts de partenariat inédits, comme l'idée d'accueillir le Canada en tant que «membre associé» de l'Union.



2. Compétitivité économique et simplification

Lutte contre la bureaucratie: Simplification des procédures administratives afin de protéger l'emploi et de faciliter les démarches des entreprises européennes.

Marché unique et indépendance: Renforcement du marché intérieur pour répondre aux pressions du marché mondial et réduire les dépendances stratégiques extérieures vis-à-vis des puissances hostiles.

S'appuyant sur des rapports récents sur la compétitivité (comme le rapport Draghi), l'UE vise à combler son retard sur les autres superpuissances:

Achèvement du marché unique: Définition d'une feuille de route ambitieuse pour libérer des capitaux et favoriser l'innovation dans des secteurs clés tels que le cloud, l'IA et l'informatique quantique.

Pacte pour une industrie propre et l'énergie: Atténuer les préoccupations liées à la transition climatique en intégrant les exigences du «Fabriqué en Europe» dans les marchés publics et en œuvrant à relever les principaux défis énergétiques du continent afin de garantir une énergie propre et abordable.

Automobile: Priorité à la production nationale de batteries et au développement de véhicules électriques européens accessibles (véhicules électriques européens).

3. Technologie et protection de l'enfance

L'une des innovations politiques et législatives ayant le plus grand impact social concerne la protection des mineurs en ligne.

Loi européenne sur les enfants (EU Kids Act): Mise en place d'une réglementation stricte des médias sociaux, notamment l'interdiction de leur utilisation pour les enfants de moins de 13 ans et l'interdiction d'ouvrir des comptes personnels pour les enfants de moins de 15 ans.

Contrôle de l'intelligence artificielle: Priorité à la souveraineté technologique européenne et à la gestion éthique de l'IA.





4. Transition climatique et énergétique

Plan européen d'adaptation au changement climatique: Réponse immédiate au réchauffement climatique. Gestion des risques associés aux changements climatiques extrêmes (par exemple, un plan européen coordonné pour lutter contre les vagues de chaleur et prévenir les incendies de forêt de grande ampleur).

Transition pragmatique: Reconnaître la complexité de la transition écologique et s'engager à adapter les mesures en fonction des besoins.

5. Politiques sociales et valeurs démocratiques

Équité sociale et logement: Initiatives visant à rendre le logement plus accessible, durable et de qualité.

Gestion des flux migratoires: Mise en place et mise à jour de règles plus strictes et partagées pour la gestion des migrants.

Résistance démocratique: Lutte contre la désinformation et les manipulations extérieures qui menacent les démocraties européennes.

Droits, travail et équité sociale

Loi sur les emplois de qualité: Introduction d'une nouvelle initiative législative visant à défendre les droits des travailleurs et à accroître la qualité des emplois.

Réaffirmation de l'importance accordée à l'égalité des genres, aux droits des femmes et à l'accès à un logement durable et abordable.

Silvano Marseglia
Président Européen de l'AEDE



SUMMARY ANALYSIS OF PRESIDENT VON DER LEYEN'S STATE OF THE UNION ADDRESS 2026

The State of the Union Address 2026, delivered by European Commission President Ursula von der Leyen, addressing the delicate balance of a Union described as "strong and precarious," focused on building an independent Europe capable of acting in the face of major geopolitical, climate, and technological challenges.

The report's summary and key points are structured around several key macro-areas:

1. Common Defense and Security

The Union urgently strives for its strategic autonomy, calling it the hour of European independence.

New EU Defense Mechanism:

Defense Union: Acceleration of integrated defense plans (such as the 2030 Readiness Plan).

Wall of drones and surveillance: Strategic investments to secure and protect the Union's eastern borders.

Support for Ukraine: Reaffirmed military and financial commitment against Russian aggression, with particular attention to the repatriation of Ukrainian children and military technological cooperation (such as the drone alliance).

New Strategic Alliances: Proposal to open up for the first time to unprecedented partnership statuses, such as the idea of welcoming Canada as an "associate member" of the Union.

2. Economic Competitiveness and Simplification

Fighting Bureaucracy: Simplify administrative procedures to protect jobs and make life easier for European businesses.

Single Market and Independence: Strengthening the internal market to respond to global market pressures and reduce external strategic dependencies on hostile powers.







Drawing on recent competitiveness reports (such as the Draghi Report), the EU aims to close the gap with other superpowers:
Completing the Single Market: Defining a stringent roadmap to unlock capital and foster innovation in key sectors such as cloud, AI, and quantum computing.
Clean Industrial Deal & Energy: Mitigating climate transition concerns by integrating "Made in Europe" requirements into procurement and working to address the continent's key energy challenges to ensure affordable clean energy.
Automotive: Focusing on domestic battery production and the development of accessible European electric vehicles (European E-car).

3. Technology and Child Protection
One of the political and legislative innovations with the greatest social impact concerns the protection of minors online.
EU Kids Act: Launching stringent social media regulations, including a ban on social media use for children under 13 and a ban on opening personal accounts for children under 15.
Controlling Artificial Intelligence: Focus on European technological sovereignty and the ethical management of AI.

4. Climate and Energy Transition
European Climate Adaptation Plan: Immediate response to global warming. Management of risks associated with extreme climate change (e.g., a coordinated European plan to combat heatwaves and prevent large-scale forest fires).
Pragmatic Transition: Recognizing the complexity of the ecological transition with a commitment to adjusting measures along the way.

5. Social Policies and Democratic Values
Social Equity and Housing: Initiatives to make housing more accessible, sustainable, and high-quality.
Management of Migration Flows: Introduction and updating of more stringent and shared rules for managing migrants.
Democratic Resistance: Countering disinformation and external manipulation that threaten European democracies.

Rights, Work, and Social Equity
Quality Jobs Act: Introduction of a new legislative initiative to protect workers' rights and increase quality jobs.
Reaffirmed focus on gender equality, women's rights, and the availability of sustainable and affordable housing.

Silvano Marseglia
European President of the AEDE

ANALISI SINTETICA DEL DISCORSO DELLA PRESIDENTE VON DER LEYEN SULLO STATO DELL'UNIONE 2026

Il discorso sullo Stato dell'Unione 2026, pronunciato dalla Presidente della Commissione Europea Ursula von der Leyen, muovendosi sul delicato equilibrio di un'Unione definita "forte e precaria", si è concentrato sulla costruzione di un'Europa indipendente, capace di agire di fronte alle principali sfide geopolitiche, climatiche e tecnologiche.

I punti sintetici ed essenziali della relazione si articolano su alcune macro-aree chiave:

1. Difesa e Sicurezza Comune

L'Unione punta con urgenza alla propria autonomia strategica, definendola l'ora dell'indipendenza europea.

Nuovo meccanismo di difesa UE:

Unione della Difesa: Accelerazione sui piani di difesa integrata (come il Piano Prontezza 2030).

Muro di droni e sorveglianza: Investimenti strategici per blindare e proteggere i confini orientali dell'Unione.

Sostegno all'Ucraina: Riaffermato l'impegno militare e finanziario contro l'aggressione russa, con particolare attenzione sul rimpatrio dei bambini ucraini e sulla cooperazione tecnologica militare (come l'alleanza sui droni).

Nuove Alleanze Strategiche: Proposta di apertura per la prima volta a status inediti di partnership, come l'idea di accogliere il Canada quale "membro associato" dell'Unione.



2. Competitività Economica e Semplificazione

Lotta alla burocrazia: Semplificazione delle procedure amministrative per tutelare i posti di lavoro e facilitare la vita delle imprese europee.
Mercato unico e indipendenza: Rafforzamento del mercato interno per rispondere alle spinte dei mercati globali e ridurre le dipendenze strategiche esterne da potenze ostili.
Basandosi anche sui recenti rapporti sulla competitività (come il Rapporto Draghi), l'UE mira a colmare il divario con le altre superpotenze:
Completamento del mercato unico: Definizione di una tabella di marcia stringente per sbloccare i capitali e favorire l'innovazione in settori chiave quali il cloud, l'IA e la quantistica.
Clean Industrial Deal & Energia: Mitigazione delle paure legate alla transizione climatica integrando requisiti "Made in Europe" negli appalti e lavorando alla risoluzione dei principali problemi energetici continentali per garantire energia pulita a prezzi accessibili.
Automotive: Focus sulla produzione interna di batterie e lo sviluppo di veicoli elettrici europei accessibili (E-car europea).

3. Tecnologia e Tutela dei Minori

Una delle novità politiche e legislative di maggiore impatto sociale riguarda la tutela dei minori online.
EU Kids Act: Lancio di una normativa stringente sui social media che prevede il divieto all'uso dei social per i minori di 13 anni e l'impossibilità di aprire account personali per i minori di 15 anni.
Controllo dell'Intelligenza Artificiale: Attenzione sulla sovranità tecnologica europea e sulla gestione etica dell'IA.



4. Clima e Transizione Energetica

Piano europeo di adattamento climatico: Risposta immediata al riscaldamento del continente. Gestione dei rischi legati ai cambiamenti climatici estremi (es. un piano coordinato europeo contro le ondate di calore e la prevenzione dei grandi incendi boschivi).
Transizione pragmatica: Riconoscimento della complessità della transizione ecologica con l'impegno a calibrare le misure cammin facendo.

5. Politiche Sociali e Valori Democratici

Equità sociale e alloggi: Iniziative per rendere le abitazioni più accessibili, sostenibili e di qualità.
Gestione dei flussi migratori: Introduzione e aggiornamento di regole più stringenti e condivise per la gestione dei migranti.
Resistenza democratica: Contrasto alla disinformazione e alle manipolazioni esterne che minacciano le democrazie europee.

Diritti, Lavoro ed Equità Sociale
Quality Jobs Act: Introduzione di una nuova iniziativa legislativa per la difesa dei diritti dei lavoratori e l'incremento di posti di lavoro di qualità.
Attenzione ribadita verso la parità di genere, i diritti delle donne e la disponibilità di alloggi sostenibili ed economicamente accessibili.

Silvano Marseglia
Presidente Europeo AEDE





Seminario online sul tema:

"ALUNNI GIFTED E DOPPIA ECCEZIONALITÀ: RICONOSCERE IL POTENZIALE OLTRE LE DIFFICOLTÀ PER LA VALORIZZAZIONE DI TUTTI GLI STUDENTI"

Interverranno:

MARIA ASSUNTA ZANETTI
Prof.ssa Associata di Psicologia dello sviluppo e direttore Lab Talent di Pavia

ELISA TAMBURNOTTI
Prof.ssa a contratto e ricercatrice presso l'Università di Pavia

ISABELLA M. ASSUNTA BENNARDI
Dottoranda in scienze dell'Educazione presso l'Università di Bologna

DONATELLA PENNA
Dirigente scolastica del Liceo Nicolò Copernico di Pavia

Introduce e coordina:
SILVANO MARSEGLIA – Presidente AEDE

Giovedì
12 NOVEMBRE 2026
ORE 16,30 - 19,30

Webinar On-Line. Iscrizioni fino a Sabato 7 Novembre inviando e-mail a **eccezionali2026@gmail.com**.
Indicare le proprie generalità, eventuale scuola di appartenenza, e-mail e telefono.
Sarà rilasciato attestato di frequenza.



LE RÉALISME À L'ÈRE DE L'INCERTITUDE

Puissance, Adaptation et Liberté d'Action Stratégique

Le réalisme est revenu au cœur des débats stratégiques. La guerre en Ukraine, la rivalité sino-américaine, les conflits au Moyen-Orient et l'affaiblissement progressif des institutions multilatérales semblent confirmer certaines de ses intuitions fondamentales: le système international demeure anarchique, les États continuent de se préoccuper de leur sécurité, la puissance compte et aucune grande puissance ne peut, en définitive, confier sa survie aux seules intentions d'autrui.

Cependant, le retour de la politique de puissance soulève une autre question.

Si le réalisme continue d'expliquer pourquoi les États sont en compétition, peut-il encore expliquer comment ils devraient l'être dans un système caractérisé par une complexité et une incertitude croissantes? Cette question prend une importance particulière lorsque la théorie réaliste est utilisée non seulement pour interpréter le comportement des États, mais aussi pour anticiper les conséquences de leurs actions.

Les guerres contemporaines révèlent un paradoxe. Nous avons accès à une quantité d'informations sans précédent, à des capacités de renseignement de plus en plus sophistiquées et à des outils informatiques capables de traiter d'énormes volumes de données. Pourtant, les analystes qui étudient des phénomènes fondamentalement identiques aboutissent souvent à des interprétations et des prédictions profondément différentes.

Réalisme et incertitude

Il serait simpliste d'affirmer que le réalisme a négligé l'incertitude dès ses origines. Au contraire, l'incertitude fait partie intégrante de la généalogie intellectuelle du réalisme. Le réalisme classique, dont Hans Morgenthau fut l'un des principaux représentants, accordait une place centrale à la prudence dans

l'action politique. La politique internationale ne pouvait se réduire à un exercice scientifique où des conditions initiales connues produisaient des résultats prévisibles. Les décideurs devaient composer avec les limites de la connaissance, les conséquences imprévues, les erreurs d'appréciation et l'impossibilité de maîtriser pleinement les effets de leurs actions.

Avec Kenneth Waltz et le réalisme structurel, la nature du problème change. L'analyse n'est plus principalement dominée par la faillibilité du décideur, mais par la structure anarchique du système international. Les États doivent assurer leur propre sécurité, car aucune autorité supérieure ne peut la garantir, et la répartition des capacités influence donc leur comportement. Mais cette condition n'implique pas nécessairement une accumulation indéfinie de pouvoir. Les États recherchent avant tout la sécurité et la survie. Un accroissement excessif de pouvoir peut susciter des réactions de contrepoids et produire un résultat contraire à celui escompté.

Le réalisme défensif approfondit cette idée. Plutôt qu'une théorie attribuable à un seul auteur, il s'agit d'un courant de pensée issu du réalisme structurel de Waltz et développé ultérieurement, selon différentes perspectives, par des chercheurs tels que Robert Jervis, Stephen Walt, Charles Glaser et Stephen Van Evera. Dans ce cadre, le dilemme de sécurité, la perception de la menace et la relation entre l'offensive et la défense revêtent une importance particulière. Ces variables permettent d'expliquer pourquoi l'anarchie ne génère pas nécessairement le même comportement stratégique en toutes circonstances.

Le dilemme de sécurité, en particulier, montre comment une décision parfaitement rationnelle du point de vue d'un État peut engendrer une réponse tout aussi rationnelle de la part d'un autre et aboutir à un résultat défavorable aux deux.



Une augmentation de la sécurité de l'État A peut réduire la sécurité perçue de l'État B. Si B réagit pour tenter de rétablir la situation, A peut interpréter cette réaction comme une confirmation de la menace initiale et adopter des contre-mesures supplémentaires. Le comportement de chaque acteur devient ainsi une composante des conditions auxquelles l'autre réagit, induisant un cercle vicieux.
La rationalité d'une action ne garantit donc pas la rationalité de son résultat.

Mearsheimer et le paradoxe de l'incertitude

Le réalisme offensif de John Mearsheimer pousse l'argumentation un cran plus loin.
Les grandes puissances évoluent dans un système anarchique, possèdent des capacités militaires offensives, ne peuvent connaître avec certitude les intentions futures des autres États, considèrent la survie comme leur objectif principal et agissent de manière rationnelle.
De ces conditions découle une conséquence importante: puisqu'aucun État ne peut exclure la possibilité qu'une autre grande puissance devienne hostile à l'avenir, la garantie de survie la plus sûre consiste à accroître sa puissance relative. Lorsque les circonstances le permettent, une grande puissance cherchera donc à améliorer sa position, l'hégémonie régionale représentant la condition la plus favorable à sa sécurité.
C'est précisément là qu'apparaît un paradoxe.
L'incertitude est un postulat fondamental du réalisme offensif, et pourtant, elle se traduit par une réponse stratégique relativement prévisible.
L'impossibilité de connaître les intentions futures d'un autre État rend rationnel le fait de se préparer au pire. Cela incite à rechercher une plus grande puissance relative, car plus un État est puissant par rapport à ses concurrents, plus ses chances de survie sont grandes. La logique est convaincante en soi, mais elle présuppose une chose qui semble moins certaine dans le contexte stratégique actuel: la possibilité d'établir une relation suffisamment prévisible entre puissance accrue, sécurité renforcée et positionnement stratégique amélioré.
C'est précisément cette relation qu'il convient de reconsidérer.
Que se passe-t-il lorsqu'une action entreprise pour accroître sa puissance modifie le comportement des autres acteurs et, par leurs réactions, transforme les conditions mêmes dans lesquelles cette puissance devra s'exercer par la suite?

Quand la puissance transforme le système

Un État n'exerce pas sa puissance dans un environnement statique. Chaque action modifie le comportement d'un adversaire, influence les alliés et affecte la perception qu'ont les autres acteurs de la situation. Ce qui caractérise le contexte actuel n'est pas nécessairement une plus grande instabilité qu'auparavant, mais la vitesse à laquelle les effets d'une action peuvent se propager à travers des systèmes de plus en plus interconnectés.
Ces conséquences peuvent s'étendre du domaine militaire à la technologie, l'économie, l'industrie, la politique et la société, modifiant les coalitions, les interdépendances, voire les identités politiques des acteurs impliqués. Une guerre déclenchée pour accroître la profondeur stratégique peut entraîner l'expansion de l'alliance qu'elle était censée tenir à distance. Une politique coercitive visant à obtenir une concession peut inciter l'adversaire à développer des capacités qui réduisent l'efficacité future de

cette coercition. La supériorité technologique peut créer des dépendances industrielles qui se transforment ultérieurement en vulnérabilités. Une alliance peut accroître considérablement la puissance collective de ses membres tout en imposant de nouvelles contraintes à leur liberté d'action.
Le problème n'est donc pas simplement que les autres acteurs réagissent.
Le problème est que leurs réactions peuvent se propager à travers des domaines interdépendants et transformer progressivement le système au sein duquel le pouvoir doit continuer à s'exercer.

Quand l'incertitude provient du système lui-même

Le réalisme a toujours accordé un rôle central à l'incertitude. Celle-ci concerne, avant tout, ce qu'un État ne peut pleinement savoir des autres acteurs: leurs intentions, leurs capacités, leurs perceptions et leurs décisions futures. C'est cette incertitude stratégique qui contribue à la méfiance inhérente à un système anarchique dans lequel aucun État ne peut confier durablement sa sécurité aux intentions d'un autre.
L'Europe de l'après-guerre en fournit un exemple particulièrement significatif. La garantie de sécurité américaine a considérablement renforcé la sécurité européenne, mais la dépendance croissante de l'Europe à l'égard de cette garantie a progressivement réduit certaines de ses options autonomes, rendant la sécurité du continent de plus en plus dépendante de la continuité à long terme des capacités, des intérêts et de l'engagement stratégique américains.
Il existe cependant une condition plus profonde. Dans certaines circonstances, le problème ne se limite pas à notre ignorance des actions d'un autre acteur, ni à notre incapacité à attribuer des probabilités suffisamment fiables aux événements déjà identifiés. Il se peut même que nous ignorions tous les événements pertinents susceptibles de se produire et que nous soyons donc incapables de construire un espace complet des possibilités futures. Ce phénomène est généralement associé au concept d'incertitude radicale.
Pour la stratégie, il est tout aussi important de comprendre l'origine de cette incertitude.
Dans les systèmes adaptatifs complexes, l'avenir est difficile à prévoir, non seulement en raison d'informations incomplètes ou d'événements imprévus, mais aussi du fonctionnement même du système: les actions des acteurs provoquent des réactions, lesquelles modifient progressivement les conditions dans lesquelles les décisions ultérieures doivent être prises.
Une décision militaire peut modifier la perception de la menace par d'autres États et engendrer de nouvelles alliances. Une mesure économique peut encourager la mise en place de chaînes d'approvisionnement alternatives. La supériorité technologique peut inciter les concurrents à développer des capacités asymétriques. Une politique coercitive peut obtenir une concession immédiate tout en incitant à éliminer la vulnérabilité qui a initialement permis son efficacité. L'action, par conséquent, ne se contente pas de produire un résultat. Elle modifie certaines des conditions dont dépendront les résultats ultérieurs.
On peut qualifier cette composante d'incertitude, générée par la transformation endogène du système, d'incertitude systémique. Ce terme ne vise pas à introduire une nouvelle catégorie générale d'incertitude, mais plutôt à isoler analytiquement la composante découlant de la capacité des interactions stratégiques elles-mêmes à modifier les conditions futures du système.
Il ne s'agit donc ni d'une catégorie alternative ni d'une catégorie supérieure à l'incertitude radicale. L'incertitude radicale décrit une situation dans laquelle il est impossible d'identifier pleinement tous les événements futurs pertinents ou d'attribuer des probabilités fiables à leur occurrence; l'incertitude sy-

stémique identifie l'un des processus pouvant contribuer à produire cette situation : le système évolue en partie du fait des actions et réactions des acteurs qui y opèrent.
Cette distinction est importante. Dans le problème classique de l'incertitude stratégique, l'État cherche à comprendre un adversaire dont les intentions futures sont imprévisibles. En situation d'incertitude systémique, il est confronté à un problème supplémentaire: tout en agissant sur la base des conditions présentes, les conséquences de ses propres actions contribuent à modifier les conditions futures.
Le conflit actuel entre les États-Unis et l'Iran en est un exemple. L'exercice de la supériorité militaire américaine a non seulement engendré une riposte militaire iranienne, mais aussi une adaptation opérationnelle, une modification de l'utilisation du détroit d'Ormuz comme levier stratégique, des répercussions sur les flux énergétiques et les choix des acteurs régionaux, ainsi que de nouvelles pressions économiques et politiques. Le système au sein duquel les États-Unis et l'Iran continuent de s'affronter n'est donc plus exactement celui qui prévalait lors des décisions initiales.
Il ne faut donc pas concevoir l'espace des possibles comme un ensemble immuable de scénarios parmi lesquels celui qui se concrétisera serait simplement dissimulé. L'interaction peut modifier cet espace lui-même, en générant des contraintes, des opportunités, des relations et des capacités qui n'existaient pas – du moins pas dans la même configuration – au moment de la décision initiale.
Dans cette perspective, l'avenir n'est pas simplement inconnu. Il se construit, en partie, par l'interaction. C'est précisément ce qui complexifie la relation traditionnelle entre puissance et sécurité. Si l'exercice de la puissance contribue à transformer le système dans lequel elle doit ensuite s'exercer, il ne suffit plus de se demander quelle puissance un État peut accumuler. Il nous faut également nous interroger sur le type de système que l'exercice de son pouvoir contribuera à produire, sur la place que l'État occupera dans le système qui émergera et sur les options d'action qu'il aura préservées.



Le problème de la maximisation

Cette distinction modifie la signification même de la maximisation de la puissance.

Si l'environnement était suffisamment stable, l'accroissement de la puissance relative pourrait constituer une stratégie rationnelle pour renforcer la sécurité et l'influence. Mais dans un système adaptatif complexe, il faut également tenir compte des effets de second et de troisième ordre: les conséquences engendrées non pas directement par l'action initiale, mais par les réactions, les adaptations et les interactions subséquentes que cette action déclenche.

Un accroissement de la puissance militaire peut renforcer la dissuasion, mais il peut aussi engendrer un rééquilibrage: d'autres États, percevant un changement dans l'équilibre des puissances comme une menace potentielle pour leur propre sécurité, peuvent accroître leurs capacités militaires, consolider les alliances existantes ou en nouer de nouvelles pour contrebalancer la montée en puissance.

Le résultat peut être paradoxal: un État qui a accru sa puissance absolue peut se retrouver dans une position stratégique relativement moins favorable en raison des réactions que cet accroissement a suscitées.

De même, l'acquisition de territoire peut accroître la profondeur stratégique tout en augmentant les coûts de sa défense et de son contrôle. Une plus grande capacité de coercition peut garantir des concessions immédiates, tout en accélérant la formation de coalitions d'opposition ou en incitant d'autres acteurs à réduire les vulnérabilités sur lesquelles repose cette coercition. Une plus grande spécialisation technologique peut accroître l'efficacité et la supériorité opérationnelle, tout en créant des dépendances et des points de vulnérabilité qui diminuent la résilience globale.

Il ne s'agit donc pas de nier qu'une plus grande puissance puisse engendrer une plus grande sécurité.

Il s'agit de reconnaître que la valeur stratégique de la puissance ne peut être mesurée indépendamment des réactions que son accumulation et son utilisation suscitent au sein du système.

Une conclusion importante en découle: maximiser la puissance actuelle ne maximise pas nécessairement les options stratégiques futures.

De la puissance à la liberté d'action

Rien de tout cela ne signifie que la puissance a perdu de son importance. Au contraire, la puissance demeure ce qui rend nombre des options d'un État concrètement exerçables. Une stratégie qui ne dispose pas des capacités nécessaires peut présenter des alternatives en théorie, sans pour autant avoir les moyens de les mettre en œuvre.

La question est plutôt de savoir comment évaluer la puissance en situation d'incertitude. Sa valeur stratégique dépend non seulement de la capacité à atteindre un résultat précis aujourd'hui, mais aussi de celle de préserver sa liberté d'action dans le temps. J'entends par là la capacité d'un État à conserver des options stratégiquement pertinentes et concrètement applicables, même après que les conditions ayant présidé à l'élaboration de sa stratégie initiale ont évolué.

Il ne s'agit pas de maintenir ouvertes toutes les alternatives possibles – un objectif impossible et souvent inefficace. Il s'agit d'éviter les décisions qui créent des dépendances, des rigidités ou des engagements difficiles à défaire, et qui restreignent excessivement les choix futurs.

La liberté d'action dépend donc de la puissance, mais aussi de la manière dont elle est configurée.

Les ressources, les alliances, les capacités industrielles et technologiques, la résilience, la redondance et la capacité de réaffecter les instruments disponibles contribuent toutes à déterminer non seulement

l'étendue des actions qu'un État peut entreprendre, mais aussi sa capacité à adapter rapidement ses actions en fonction de l'évolution de la situation.
À la question traditionnelle – quelle est ma puissance relative par rapport à mon adversaire? – doit donc s'accompagner d'une autre: quelles options d'action me resteront-elles une fois que l'exercice de cette puissance aura modifié le comportement d'autrui et le système dans lequel nous évoluons ? La différence est profonde, car une stratégie peut atteindre son objectif immédiat tout en dégradant la position à partir de laquelle il faudra affronter les crises ultérieures. Elle peut gagner une guerre et aggraver la concurrence en général. Elle peut acquérir du territoire et perdre en influence. Elle peut créer une dépendance chez un adversaire et, par l'exploitation coercitive de cette dépendance, l'inciter à développer des alternatives. Elle peut maximiser une capacité particulière tout en réduisant sa propre résilience.
La rationalité stratégique ne peut donc être jugée uniquement sur la base de résultats immédiats. Elle doit également être jugée sur la position que ces résultats créent à long terme et sur les options qu'ils offrent pour faire face aux défis à venir.

De la prédiction à la navigation

Cette conclusion modifie également le rapport entre analyse et stratégie.
Traditionnellement, la planification stratégique s'appuie sur la compréhension de l'environnement, l'évaluation de son évolution potentielle, l'élaboration d'un plan cohérent avec cette évaluation, puis sa mise en œuvre. Cette logique demeure essentielle: aucune stratégie ne peut se passer de la compréhension du contexte ni de la formulation d'hypothèses sur l'avenir.
Cependant, lorsque la transformation endogène du système fragilise les conditions sur lesquelles repose une prévision, l'hypothèse selon laquelle une prédiction suffisamment précise peut constituer un fondement stable pour l'ensemble de la stratégie devient de plus en plus fragile.
La solution n'est pas d'abandonner la prédiction, mais d'en reconnaître les limites et, surtout, de ne pas faire dépendre la stratégie de la réalisation d'un seul avenir anticipé.
La capacité d'anticiper doit donc s'accompagner de celle d'observer le système en continu, d'interpréter les signaux de changement, de préserver les options alternatives, d'évaluer les effets de ses propres actions et de modifier la stratégie lorsque les conditions initiales ne sont plus réunies.
C'est le passage de la prédiction à la navigation.
Naviguer ne signifie pas avancer sans destination, ni remplacer la stratégie par l'improvisation. Cela signifie distinguer l'objectif du moyen d'y parvenir. L'objectif stratégique peut demeurer relativement stable, tandis que la voie à suivre pour l'atteindre doit pouvoir évoluer en fonction des transformations de l'environnement.
Dans cette perspective, la diversité, la redondance, la modularité, l'expérimentation, le retour d'information et la réversibilité ne doivent pas être systématiquement perçus comme des inefficacités à éliminer. Elles peuvent constituer des réserves de liberté d'action, permettant aux États de modifier leurs instruments, leurs combinaisons et leurs trajectoires lorsque l'avenir auquel ils sont confrontés diverge de celui sur lequel reposait leur planification initiale.
La stratégie en situation d'incertitude n'abandonne donc pas la prédiction, mais la dépendance à l'égard de celle-ci.

Un retour à la prudence?

Paradoxalement, cet argument pourrait nous ramener à Morgenthau.

La prudence du réalisme classique découlait de la conscience des limites de la connaissance et de la nécessité d'évaluer non seulement les objectifs de l'action politique, mais aussi ses conséquences possibles. La prudence n'était pas synonyme de simple prudence, et encore moins d'immobilisme. Elle exigeait la capacité d'harmoniser fins, moyens et circonstances, tout en reconnaissant que le contrôle sur les conséquences de l'action resterait toujours limité. Dans le contexte actuel, cette observation peut être réinterprétée à la lumière de la complexité et de l'incertitude. La prudence peut également impliquer l'exercice du pouvoir sans pour autant exclure prématurément les alternatives qui pourraient s'avérer nécessaires face à l'évolution de la situation.

Il ne s'agit pas de substituer l'adaptation au pouvoir. Un État incapable d'exercer son pouvoir ne devient pas stratégiquement plus fort du simple fait de sa flexibilité. L'adaptabilité doit plutôt être perçue comme une qualité inhérente au pouvoir, car elle détermine la capacité d'un État à reconfigurer ses ressources, ses instruments et ses stratégies lorsque l'environnement évolue de manière imprévue.

Dans cette perspective, la prudence ne se limite pas à se demander si un État possède les moyens nécessaires à la réalisation d'un objectif. Elle implique également de s'interroger sur les conséquences de l'utilisation de ces moyens et sur les options qui resteront disponibles une fois ceux-ci employés.

Le réalisme à l'ère de l'incertitude

Le réalisme conserve une grande capacité à expliquer les caractéristiques fondamentales de la politique internationale. L'anarchie n'a pas disparu. La compétition continue de caractériser les relations entre grandes puissances. La sécurité demeure un intérêt fondamental, et la puissance continue de déterminer ce que les États peuvent et ne peuvent pas faire.



C’est précisément pour cette raison qu’il convient de reconsidérer non pas la centralité de la puissance, mais la manière dont nous évaluons sa valeur stratégique au sein d’un système complexe et adaptatif.
La puissance ne peut être évaluée uniquement en fonction des ressources possédées, du rapport de forces par rapport aux adversaires, ou de la capacité immédiate à obtenir un résultat souhaité.
Elle doit également être évaluée en fonction de la capacité à préserver des options face à l’évolution du système.
Cela ne réfute pas le réalisme ni n’élimine la logique de la compétition. Il s’agit plutôt d’intégrer une dimension temporelle et adaptative à l’évaluation de la puissance. L’enjeu n’est pas simplement la quantité de puissance qu’un État peut accumuler, mais la position que cette accumulation – et l’exercice ultérieur de cette puissance – contribuera à construire au fil du temps. Ceci conduit à une proposition qui modifie, sans la rejeter, la logique de maximisation: en situation d’incertitude systémique, la supériorité stratégique ne dépend pas nécessairement de la capacité à imposer le résultat souhaité aujourd’hui, mais aussi de celle de préserver des options d’action suffisantes une fois que les conséquences des décisions actuelles auront contribué à transformer le système.
La supériorité stratégique n’appartient donc pas forcément à l’État qui accumule le plus de puissance, ni à celui qui produit les prévisions les plus précises. Elle peut appartenir à l’État qui combine puissance, résilience, adaptabilité et liberté d’action plus efficacement que ses concurrents.
Cela implique de passer d’une conception essentiellement quantitative de la puissance à une conception également qualitative et temporelle. Ce qui importe, ce n’est pas seulement la quantité de puissance dont dispose un État, mais aussi la manière dont elle est organisée, la facilité avec laquelle elle peut être reconfigurée en fonction de l’évolution de la situation, et les options d’action qu’elle lui permet de préserver dans le temps.
La question stratégique décisive n’est donc pas seulement: de quelle puissance disposons-nous aujourd’hui?
Mais aussi: quelles options nous resteront-elles demain après l’avoir utilisée?

Gen. Pasquale Preziosa
Président de l’Observatoire de Sécurité Eurispes
Professeur de géostratégie



REALISM IN AN AGE OF UNCERTAINTY

Power, Adaptation, and Strategic Freedom of Action

Realism has returned to the center of strategic debate. The war in Ukraine, U.S.-China competition, the conflicts in the Middle East, and the progressive weakening of multilateral institutions all seem to confirm some of realism's fundamental insights: the international system remains anarchic, states continue to worry about their security, power matters, and no great power can ultimately entrust its survival to the intentions of others.

Yet the return of power politics raises an additional question.

If realism continues to explain why states compete, can it still explain how they should compete in a system characterized by growing complexity and uncertainty?

The question becomes particularly important when realist theory is used not only to interpret state behavior but also to anticipate the consequences of state action.

Contemporary wars reveal a paradox. We have access to unprecedented amounts of information, increasingly sophisticated intelligence capabilities, and computational tools capable of processing enormous volumes of data. Yet analysts looking at essentially the same phenomena often arrive at profoundly different interpretations and predictions.

Realism and Uncertainty

It would be an oversimplification to argue that realism has failed to consider uncertainty from its origins. On the contrary, uncertainty belongs to realism's intellectual genealogy. Classical realism, with Hans Morgenthau as one of its principal exponents, assigned a central role to prudence in political action. International politics could not be reduced to a scientific exercise in which known initial conditions produced predictable outcomes. Decision-makers had to contend with the limits of knowledge, unintended

consequences, misperceptions, and the impossibility of fully controlling the effects of their actions.
With Kenneth Waltz and structural realism, the problem changes in nature. The analysis is no longer dominated primarily by the fallibility of the decision-maker, but by the anarchic structure of the international system. States must provide for their own security because no higher authority can guarantee it, and the distribution of capabilities therefore shapes their behavior. But this condition does not necessarily imply the indefinite accumulation of power. States seek above all security and survival. Excessive increases in power can trigger counterbalancing by others and produce an outcome opposite to the one intended.
Defensive realism develops this insight further. Rather than a theory attributable to a single author, it is a body of thought that developed from Waltz's structural realism and was subsequently elaborated, from different perspectives, by scholars including Robert Jervis, Stephen Walt, Charles Glaser, and Stephen Van Evera. Within this tradition, the security dilemma, threat perception, and the offense-defense relationship assume particular importance. These variables help explain why anarchy does not necessarily generate the same strategic behavior under all circumstances.
The security dilemma, in particular, shows how a decision that is perfectly rational from the perspective of one state can generate an equally rational response from another and produce an outcome that leaves both worse off.
An increase in A's security may reduce B's perceived security. If B responds in an effort to restore it, A may interpret that response as confirmation of the original threat and adopt further countermeasures. The behavior of each actor thus becomes part of the conditions to which the other responds, pushing the system into a feedback dynamic.
The rationality of an action does not, therefore, guarantee the rationality of its outcome.

Mearsheimer and the Paradox of Uncertainty

John Mearsheimer's offensive realism takes the argument one step further.
Great powers operate in an anarchic system, possess offensive military capabilities, cannot know with certainty the future intentions of other states, regard survival as their primary objective, and act rationally.
From these conditions follows an important consequence: because no state can rule out the possibility that another great power may become hostile in the future, the most reliable guarantee of survival is to increase its relative power. When circumstances permit, a great power will therefore seek opportunities to improve its position, with regional hegemony representing the most favorable condition for its security.
It is precisely here that a paradox emerges.
Uncertainty is a fundamental premise of offensive realism, yet it is subsequently translated into a relatively predictable strategic response.
The impossibility of knowing another state's future intentions makes it rational to prepare for the possibility of the worst case. This creates an incentive to seek greater relative power, because the more powerful a state is in relation to its competitors, the greater its chances of survival should be.
The logic is internally compelling, but it assumes something that appears less certain in today's strategic environment: that a sufficiently predictable relationship can be established among increased power, increased security, and improved strategic positioning.

It is precisely this relationship that needs to be reconsidered.
What happens when an action undertaken to increase power changes the behavior of other actors and, through their responses, transforms the very conditions under which that power will subsequently have to be exercised?

When Power Changes the System

A state does not exercise power within a static environment. Every action changes an adversary's behavior, influences allies, and affects the perceptions through which other actors interpret the situation. What distinguishes today's environment is not necessarily greater instability than in the past, but the speed at which the effects of action can propagate across increasingly interconnected systems.
Those consequences can extend from the military domain into technology, economics, industry, politics, and society, altering coalitions, dependencies, and even the political identities of the actors involved. A war launched to increase strategic depth can lead to the expansion of the alliance it was intended to keep at a distance. A coercive policy designed to extract a concession can encourage the adversary to develop capabilities that reduce the future effectiveness of that coercion. Technological superiority can create industrial dependencies that later become vulnerabilities. An alliance can dramatically increase the aggregate power of its members while simultaneously imposing new constraints on their freedom of action.
The problem, therefore, is not simply that other actors react.
The problem is that their reactions can propagate across interdependent domains and progressively transform the system within which power must continue to be exercised.



When Uncertainty Comes From the System Itself

Realism has always assigned a central role to uncertainty. It concerns, first of all, what a state cannot fully know about other actors: their intentions, capabilities, perceptions, and future decisions. It is this strategic uncertainty that contributes to the mistrust inherent in an anarchic system in which no state can permanently entrust its security to the intentions of another.

Postwar Europe provides a particularly significant example. The American security guarantee dramatically enhanced European security, but Europe's growing dependence on that guarantee progressively reduced some of its autonomous options, making the continent's security increasingly dependent on the long-term continuity of American capabilities, interests, and strategic commitment.

There is, however, a deeper condition. In some circumstances, the problem is not simply that we do not know what another actor will do, or that we cannot assign sufficiently reliable probabilities to events we have already identified. We may not even know all the relevant events that could occur and may therefore be unable to construct a complete space of future possibilities. This is generally associated with the concept of radical uncertainty.

For strategy, however, it is equally important to understand where some of that uncertainty comes from. In complex adaptive systems, the future is difficult to know not only because information is incomplete or unexpected events may occur. Some uncertainty arises from the operation of the system itself: actors take actions that provoke responses, and those responses progressively alter the conditions under which subsequent decisions must be made.

A military decision can change other states' perceptions of threat and generate new alliances. An economic measure can encourage the construction of alternative supply chains. Technological superiority can induce competitors to develop asymmetric capabilities. A coercive policy can secure an immediate concession while simultaneously creating incentives to eliminate the vulnerability that made the coercion effective in the first place.

Action, therefore, does not simply produce an outcome. It changes some of the conditions on which subsequent outcomes will depend.

We can describe this component of uncertainty, generated by the endogenous transformation of the system, as systemic uncertainty. The term is not intended to introduce a new general category of uncertainty, but rather to isolate analytically that component arising from the capacity of strategic interactions themselves to alter the system's future conditions.

It is therefore neither an alternative nor a superior category to radical uncertainty. Radical uncertainty describes a condition in which we cannot fully identify all relevant future events or assign reliable probabilities to their occurrence; systemic uncertainty identifies one of the processes that can help produce that condition: the system changes partly as a consequence of the actions and reactions of the actors operating within it.

The distinction matters. In the traditional problem of strategic uncertainty, the state seeks to understand an adversary whose future intentions cannot be fully known. Under systemic uncertainty, it confronts an additional problem: while acting on the basis of present conditions, the consequences of its own actions contribute to changing future conditions.

The ongoing conflict between the United States and Iran provides an example. The exercise of American military superiority has produced not only an Iranian military response but also operational adaptation, changes in the way the Strait of Hormuz is employed as strategic leverage, effects on energy flows and

the choices of regional actors, and new economic and political pressures. The system within which the United States and Iran continue to confront one another is therefore no longer exactly the same system in which the initial decisions were made.

The space of possibilities should therefore not be imagined as an immutable collection of scenarios among which the one that will ultimately materialize is merely hidden. Interaction can alter that space itself, generating constraints, opportunities, relationships, and capabilities that did not exist—at least not in the same configuration—when the initial decision was made.

From this perspective, the future is not simply unknown. It is, in part, constructed through interaction.

This is precisely what complicates the traditional relationship between power and security. If the exercise of power helps transform the system in which that power must subsequently be exercised, it is not enough to ask how much power a state can accumulate. We must also ask what kind of system its exercise of power will help produce, what position the state will occupy in the system that emerges, and what options for action it will have preserved.

The Problem of Maximization

This distinction changes the meaning of power maximization itself.

If the environment were sufficiently stable, increasing relative power could constitute a rational strategy for enhancing security and influence. But in a complex adaptive system, second- and third-order effects must also be considered: consequences generated not directly by the initial action but by the reactions, adaptations, and subsequent interactions that action sets in motion.

An increase in military power can strengthen deterrence, but it can also produce balancing: other states, perceiving a shift in the balance of power as potentially threatening to their own security, may increase their military capabilities, strengthen existing alliances, or form new ones to counterbalance the rising power.



The result can be paradoxical: a state that has increased its absolute power may find itself in a relatively less favorable strategic position because of the reactions that increase has generated.
Similarly, acquiring territory may increase strategic depth while also increasing the costs of defending and controlling it. Greater coercive capability may secure immediate concessions while accelerating the formation of opposing coalitions or encouraging other actors to reduce the vulnerabilities on which that coercion depended. Greater technological specialization may increase efficiency and operational superiority while simultaneously creating dependencies and points of vulnerability that reduce overall resilience.
The point, therefore, is not to deny that greater power can produce greater security. It is to recognize that the strategic value of power cannot be measured independently of the reactions that its accumulation and use generate within the system.
An important conclusion follows: maximizing present power does not necessarily maximize future strategic options.

From Power to Freedom of Action

None of this means that power has lost its centrality. On the contrary, power remains what makes many of a state's options practically exercisable. A strategy that lacks the necessary capabilities may possess alternatives in theory without having the means to turn them into action.
The issue is instead how power should be assessed under conditions of uncertainty.
Its strategic value depends not only on the ability to achieve a particular result today, but also on the ability to preserve freedom of action over time. By this I mean a state's capacity to retain strategically meaningful and practically exercisable options even after the conditions under which its original strategy was formulated have changed.
This does not mean keeping every possible alternative open—an impossible and often inefficient objective. It means avoiding decisions that create dependencies, rigidities, or difficult-to-reverse commitments that excessively narrow future choices.
Freedom of action therefore depends on power, but also on how that power is configured. Resources, alliances, industrial and technological capabilities, resilience, redundancy, and the ability to repurpose available instruments all help determine not only how much a state can do, but also how readily it can change what it is doing when conditions change.
The traditional question—how much power do I possess relative to my adversary?—must therefore be accompanied by another: what options for action will I retain after the exercise of that power has changed the behavior of others and the system in which we operate?
The difference is profound because a strategy can achieve its immediate objective while simultaneously degrading the position from which subsequent crises will have to be confronted. It can win a war and worsen the broader competition. It can acquire territory and lose influence. It can create an adversary's dependence and, through the coercive exploitation of that dependence, encourage the adversary to build alternatives. It can maximize a particular capability while simultaneously reducing its own resilience.
Strategic rationality therefore cannot be judged solely by immediate results. It must also be judged by the position those results create over time and the options they leave available for dealing with what comes next.

From Prediction to Navigation

This conclusion also changes the relationship between analysis and strategy.

Strategic planning traditionally tends to begin with an understanding of the environment, formulate an assessment of how it may evolve, construct a plan consistent with that assessment, and then translate the plan into action. This logic remains necessary: no strategy can dispense with understanding context or forming hypotheses about the future.

When the endogenous transformation of the system makes the conditions on which a forecast was built less stable, however, the assumption that a sufficiently accurate prediction can provide a stable foundation for the entire strategy becomes increasingly fragile.

The answer is not to abandon prediction, but to recognize its limits and, above all, not to make strategy dependent on the realization of a single expected future.

The ability to anticipate must therefore be accompanied by the ability to observe the system continuously, interpret signals of change, preserve alternative options, assess the effects of one's own actions, and modify strategy when the initial conditions no longer hold.

This is the shift from prediction to navigation.

Navigation does not mean proceeding without a destination, nor does it mean replacing strategy with improvisation. It means distinguishing the objective from the route. The strategic objective may remain relatively stable while the path required to reach it must be capable of changing in response to transformations in the environment.

From this perspective, diversity, redundancy, modularity, experimentation, feedback, and reversibility should not automatically be treated as inefficiencies to be eliminated. They can constitute reserves of freedom of action, allowing states to change instruments, combinations, and pathways when the future they actually encounter diverges from the one on which their original planning was based.

Strategy under uncertainty therefore does not abandon prediction. It abandons dependence on prediction.

A Return to Prudence?

Paradoxically, this argument may bring us back to Morgenthau.

The prudence of classical realism grew out of an awareness of the limits of knowledge and the need to assess not only the objectives of political action but also its possible consequences. Prudence was not simply caution, much less immobility. It required the ability to align ends, means, and circumstances while recognizing that control over the consequences of action would always remain limited.

In today's environment, this insight can be reinterpreted in light of complexity and uncertainty.

Prudence can also mean exercising power without prematurely foreclosing alternatives that may become necessary as conditions change.

The point is not to replace power with adaptation. A state incapable of exercising power does not become strategically stronger simply because it is flexible. Rather, adaptability should be understood as one of the qualities of power, because it shapes a state's ability to reconfigure resources, instruments, and strategies when the environment develops in directions different from those anticipated.

Seen in this light, prudence means more than asking whether a state possesses the means required to achieve an objective. It also requires asking what consequences the use of those means will generate and what options will remain available after they have been used.

Realism in an Age of Uncertainty

Realism retains a strong capacity to explain fundamental features of international politics. Anarchy has not disappeared. Competition continues to characterize relations among great powers. Security remains a fundamental interest, and power continues to shape what states can and cannot do.

For precisely that reason, however, what needs to be reconsidered is not the centrality of power, but how we assess its strategic value in a complex adaptive system. Power cannot be evaluated solely in terms of resources possessed, the balance of capabilities relative to adversaries, or the immediate ability to secure a desired outcome. It must also be evaluated in terms of the ability to preserve options as the system changes.

This does not refute realism or eliminate the logic of competition. Rather, it suggests incorporating a temporal and adaptive dimension into the assessment of power. The issue is not simply how much power a state can accumulate, but what position that accumulation—and the subsequent exercise of that power—will help produce over time.

This leads to a proposition that modifies, without rejecting, the logic of maximization: under conditions of systemic uncertainty, strategic superiority does not necessarily depend on the ability to impose the desired outcome today, but also on the ability to preserve sufficient options for action after the consequences of today's decisions have helped transform the system.

Strategic superiority, therefore, may not necessarily belong to the state that accumulates the most power, nor to the one that produces the most accurate forecast of the future. It may belong to the state that combines power, resilience, adaptability, and freedom of action more effectively than its competitors.

This means moving from a predominantly quantitative conception of power toward one that is also qualitative and temporal. What matters is not only how much power a state possesses, but how that power is organized, how readily it can be reconfigured as conditions change, and what options for action it allows the state to preserve over time.

The decisive question of strategy, then, is not only: How much power do we possess today?

But also: What options will we still have tomorrow after we have used it?

Gen. Pasquale Preziosa
President of the Eurispes Security Observatory
Professor of Geostrategy



REALISMO IN UN'ERA DI INCERTEZZA

Potere, adattamento e libertà d'azione strategica

Il realismo è tornato al centro del dibattito strategico. La guerra in Ucraina, la competizione tra Stati Uniti e Cina, i conflitti in Medio Oriente e il progressivo indebolimento delle istituzioni multilaterali sembrano confermare alcuni dei principi fondamentali del realismo: il sistema internazionale rimane anarchico, gli Stati continuano a preoccuparsi della propria sicurezza, il potere è importante e nessuna grande potenza può in ultima analisi affidare la propria sopravvivenza alle intenzioni altrui.

Eppure, il ritorno della politica di potenza solleva un ulteriore interrogativo.

Se il realismo continua a spiegare perché gli Stati competono, può ancora spiegare come dovrebbero competere in un sistema caratterizzato da crescente complessità e incertezza?

La questione diventa particolarmente importante quando la teoria realista viene utilizzata non solo per interpretare il comportamento degli Stati, ma anche per anticiparne le conseguenze.

Le guerre contemporanee rivelano un paradosso. Abbiamo accesso a quantità di informazioni senza precedenti, a capacità di intelligence sempre più sofisticate e a strumenti computazionali in grado di elaborare enormi volumi di dati. Eppure, gli analisti che esaminano essenzialmente gli stessi fenomeni spesso giungono a interpretazioni e previsioni profondamente diverse.

Realismo e incertezza

Sarebbe una semplificazione eccessiva affermare che il realismo non abbia considerato l'incertezza fin dalle sue origini. Al contrario, l'incertezza appartiene alla genealogia intellettuale del realismo. Il realismo classico, con Hans Morgenthau come uno dei suoi principali esponenti, attribuiva un ruolo centrale alla prudenza nell'azione politica. La politica internazionale non poteva essere ridotta a un esercizio scientifico in cui condizioni iniziali note producevano risultati prevedibili. I decisori dovevano confron-

tarsi con i limiti della conoscenza, le conseguenze indesiderate, le percezioni errate e l'impossibilità di controllare pienamente gli effetti delle proprie azioni.

Con Kenneth Waltz e il realismo strutturale, il problema cambia natura. L'analisi non è più dominata principalmente dalla fallibilità del decisore, ma dalla struttura anarchica del sistema internazionale.

Gli Stati devono provvedere alla propria sicurezza perché nessuna autorità superiore può garantirla, e la distribuzione delle capacità, pertanto, ne plasma il comportamento. Ma questa condizione non implica necessariamente un accumulo illimitato di potere. Gli Stati cercano soprattutto sicurezza e sopravvivenza. Un eccessivo aumento di potere può innescare reazioni di contrappeso da parte di altri e produrre un risultato opposto a quello desiderato.

Il realismo difensivo sviluppa ulteriormente questa intuizione. Piuttosto che una teoria attribuibile a un singolo autore, si tratta di un corpus di pensiero che si è sviluppato dal realismo strutturale di Waltz ed è stato successivamente elaborato, da diverse prospettive, da studiosi come Robert Jervis, Stephen Walt, Charles Glaser e Stephen Van Evera. All'interno di questa tradizione, il dilemma della sicurezza, la percezione della minaccia e il rapporto tra attacco e difesa assumono particolare importanza. Queste variabili aiutano a spiegare perché l'anarchia non genera necessariamente lo stesso comportamento strategico in tutte le circostanze.

Il dilemma della sicurezza, in particolare, mostra come una decisione perfettamente razionale dal punto di vista di uno Stato possa generare una risposta altrettanto razionale da parte di un altro e produrre un risultato che peggiora la situazione per entrambi.

Un aumento della sicurezza di A può ridurre la sicurezza percepita da B. Se B reagisce nel tentativo di ripristinare la situazione, A potrebbe interpretare tale reazione come una conferma della minaccia originaria e adottare ulteriori contromisure. Il comportamento di ciascun attore diventa quindi parte delle condizioni a cui l'altro reagisce, spingendo il sistema in una dinamica di feedback.

La razionalità di un'azione non garantisce, pertanto, la razionalità del suo esito.



Mearsheimer e il paradosso dell'incertezza

Il realismo offensivo di John Mearsheimer porta l'argomentazione un passo avanti.

Le grandi potenze operano in un sistema anarchico, possiedono capacità militari offensive, non possono conoscere con certezza le intenzioni future degli altri Stati, considerano la sopravvivenza come obiettivo primario e agiscono razionalmente.

Da queste condizioni deriva un'importante conseguenza: poiché nessuno Stato può escludere la possibilità che un'altra grande potenza diventi ostile in futuro, la garanzia di sopravvivenza più affidabile è quella di accrescere il proprio potere relativo. Quando le circostanze lo consentono, una grande potenza cercherà quindi opportunità per migliorare la propria posizione, con l'egemonia regionale che rappresenta la condizione più favorevole per la sua sicurezza.

È proprio qui che emerge un paradosso.

L'incertezza è un presupposto fondamentale del realismo offensivo, eppure si traduce successivamente in una risposta strategica relativamente prevedibile.

L'impossibilità di conoscere le intenzioni future di un altro Stato rende razionale prepararsi alla possibilità del peggio. Ciò crea un incentivo a ricercare un maggiore potere relativo, perché più uno Stato è potente rispetto ai suoi concorrenti, maggiori dovrebbero essere le sue possibilità di sopravvivenza.

La logica è internamente convincente, ma presuppone qualcosa che appare meno certo nell'attuale contesto strategico: che si possa stabilire una relazione sufficientemente prevedibile tra maggiore potere, maggiore sicurezza e miglior posizionamento strategico.

È proprio questa relazione che deve essere riconsiderata.

Cosa accade quando un'azione intrapresa per aumentare il potere modifica il comportamento di altri attori e, attraverso le loro reazioni, trasforma le stesse condizioni in cui quel potere dovrà essere esercitato in seguito?

Quando il potere cambia il sistema

Uno Stato non esercita il potere in un ambiente statico. Ogni azione modifica il comportamento di un avversario, influenza gli alleati e incide sulla percezione con cui gli altri attori interpretano la situazione.

Ciò che distingue l'ambiente odierno non è necessariamente una maggiore instabilità rispetto al passato, ma la velocità con cui gli effetti di un'azione possono propagarsi attraverso sistemi sempre più interconnessi.

Tali conseguenze possono estendersi dal dominio militare alla tecnologia, all'economia, all'industria, alla politica e alla società, alterando coalizioni, dipendenze e persino le identità politiche degli attori coinvolti. Una guerra intrapresa per accrescere la profondità strategica può portare all'espansione dell'alleanza che si intendeva mantenere a distanza. Una politica coercitiva volta a estorcere una concessione può incoraggiare l'avversario a sviluppare capacità che riducano l'efficacia futura di tale coercizione.

La superiorità tecnologica può creare dipendenze industriali che in seguito si trasformano in vulnerabilità. Un'alleanza può aumentare drasticamente il potere complessivo dei suoi membri, imponendo al contempo nuove limitazioni alla loro libertà d'azione.

Il problema, quindi, non è semplicemente che gli altri attori reagiscano.

Il problema è che le loro reazioni possono propagarsi attraverso domini interdipendenti e trasformare progressivamente il sistema all'interno del quale il potere deve continuare a essere esercitato.

Quando l'incertezza proviene dal sistema stesso

Il realismo ha sempre attribuito un ruolo centrale all'incertezza. Essa riguarda, in primo luogo, ciò che uno Stato non può conoscere appieno degli altri attori: le loro intenzioni, capacità, percezioni e decisioni future. È questa incertezza strategica che contribuisce alla sfiducia insita in un sistema anarchico in cui nessuno Stato può affidare permanentemente la propria sicurezza alle intenzioni di un altro.

L'Europa del dopoguerra offre un esempio particolarmente significativo. La garanzia di sicurezza americana ha rafforzato notevolmente la sicurezza europea, ma la crescente dipendenza dell'Europa da tale garanzia ha progressivamente ridotto alcune delle sue opzioni autonome, rendendo la sicurezza del continente sempre più dipendente dalla continuità a lungo termine delle capacità, degli interessi e dell'impegno strategico americani.

Esiste, tuttavia, una condizione più profonda. In alcune circostanze, il problema non è semplicemente che non sappiamo cosa farà un altro attore, o che non possiamo assegnare probabilità sufficientemente affidabili agli eventi che abbiamo già identificato. Potremmo persino non conoscere tutti gli eventi rilevanti che potrebbero verificarsi e potremmo quindi non essere in grado di costruire uno spazio completo di possibilità future. Questo è generalmente associato al concetto di incertezza radicale.

Per la strategia, tuttavia, è altrettanto importante capire da dove proviene parte di tale incertezza.

Nei sistemi adattivi complessi, il futuro è difficile da conoscere non solo perché le informazioni sono incomplete o possono verificarsi eventi inattesi. Parte dell'incertezza deriva dal funzionamento del sistema stesso: gli attori intraprendono azioni che provocano risposte, e tali risposte modificano progressivamente le condizioni in base alle quali devono essere prese le decisioni successive.

Una decisione militare può modificare la percezione della minaccia da parte di altri Stati e generare nuove alleanze. Una misura economica può incoraggiare la costruzione di catene di approvvigionamento alternative. La superiorità tecnologica può indurre i concorrenti a sviluppare capacità asimmetriche. Una politica coercitiva può garantire una concessione immediata, creando al contempo incentivi per eliminare la vulnerabilità che ha reso efficace la coercizione in primo luogo.



L'azione, quindi, non si limita a produrre un risultato. Modifica alcune delle condizioni da cui dipenderanno i risultati successivi.

Possiamo descrivere questa componente di incertezza, generata dalla trasformazione endogena del sistema, come incertezza sistemica. Il termine non intende introdurre una nuova categoria generale di incertezza, ma piuttosto isolare analiticamente quella componente derivante dalla capacità delle interazioni strategiche stesse di alterare le condizioni future del sistema.

Non è quindi né un'alternativa né una categoria superiore all'incertezza radicale. L'incertezza radicale descrive una condizione in cui non possiamo identificare completamente tutti gli eventi futuri rilevanti o assegnare probabilità affidabili al loro verificarsi; L'incertezza sistemica identifica uno dei processi che possono contribuire a creare tale condizione: il sistema cambia in parte come conseguenza delle azioni e delle reazioni degli attori che operano al suo interno.

La distinzione è importante. Nel problema tradizionale dell'incertezza strategica, lo Stato cerca di comprendere un avversario le cui intenzioni future non possono essere pienamente conosciute. Nell'ambito dell'incertezza sistemica, si trova ad affrontare un problema aggiuntivo: pur agendo sulla base delle condizioni presenti, le conseguenze delle proprie azioni contribuiscono a modificare le condizioni future.

Il conflitto in corso tra Stati Uniti e Iran ne è un esempio. L'esercizio della superiorità militare americana ha prodotto non solo una risposta militare iraniana, ma anche un adattamento operativo, cambiamenti nel modo in cui lo Stretto di Hormuz viene utilizzato come leva strategica, effetti sui flussi energetici e sulle scelte degli attori regionali, e nuove pressioni economiche e politiche. Il sistema in cui Stati Uniti e Iran continuano a confrontarsi non è quindi più esattamente lo stesso sistema in cui sono state prese le decisioni iniziali.

Lo spazio delle possibilità non dovrebbe quindi essere immaginato come una collezione immutabile di scenari tra i quali quello che alla fine si concretizzerà è semplicemente nascosto. L'interazione può alterare quello spazio stesso, generando vincoli, opportunità, relazioni e capacità che non esistevano – almeno non nella stessa configurazione – quando è stata presa la decisione iniziale.

Da questa prospettiva, il futuro non è semplicemente sconosciuto. È, in parte, costruito attraverso l'interazione.

È proprio questo che complica il rapporto tradizionale tra potere e sicurezza. Se l'esercizio del potere contribuisce a trasformare il sistema in cui tale potere deve essere successivamente esercitato, non è sufficiente chiedersi quanto potere uno Stato possa accumulare. Dobbiamo anche chiederci che tipo di sistema contribuirà a produrre il suo esercizio di potere, quale posizione occuperà lo Stato nel sistema che emergerà e quali opzioni di azione avrà preservato.



Il problema della massimizzazione

Questa distinzione cambia il significato stesso della massimizzazione del potere.

Se l'ambiente fosse sufficientemente stabile, l'aumento del potere relativo potrebbe costituire una strategia razionale per rafforzare la sicurezza e l'influenza. Ma in un sistema adattivo complesso, occorre considerare anche gli effetti di secondo e terzo ordine: conseguenze generate non direttamente dall'azione iniziale, ma dalle reazioni, dagli adattamenti e dalle successive interazioni che tale azione mette in moto.

Un aumento della potenza militare può rafforzare la deterrenza, ma può anche produrre un riequilibrio: altri Stati, percependo uno spostamento degli equilibri di potere come una potenziale minaccia alla propria sicurezza, potrebbero incrementare le proprie capacità militari, rafforzare le alleanze esistenti o formarne di nuove per controbilanciare la potenza emergente.

Il risultato può essere paradossale: uno Stato che ha aumentato il proprio potere assoluto può trovarsi in una posizione strategica relativamente meno favorevole a causa delle reazioni generate da tale aumento.

Analogamente, l'acquisizione di territorio può accrescere la profondità strategica, ma anche i costi di difesa e controllo. Una maggiore capacità coercitiva può garantire concessioni immediate, accelerando al contempo la formazione di coalizioni di opposizione o incoraggiando altri attori a ridurre le vulnerabilità su cui si fondava tale coercizione. Una maggiore specializzazione tecnologica può aumentare l'efficienza e la superiorità operativa, creando al contempo dipendenze e punti di vulnerabilità che riducono la resilienza complessiva.

Il punto, quindi, non è negare che un maggiore potere possa produrre maggiore sicurezza. È riconoscere che il valore strategico del potere non può essere misurato indipendentemente dalle reazioni che il suo accumulo e il suo utilizzo generano all'interno del sistema.

Ne consegue un'importante conclusione: massimizzare il potere attuale non significa necessariamente massimizzare le opzioni strategiche future.

Dal potere alla libertà d'azione

Nulla di tutto ciò significa che il potere abbia perso la sua centralità. Al contrario, il potere rimane ciò che rende concretamente esercitabili molte delle opzioni di uno Stato. Una strategia priva delle capacità necessarie può avere alternative in teoria, ma non i mezzi per metterle in pratica.

La questione è piuttosto come valutare il potere in condizioni di incertezza.

Il suo valore strategico dipende non solo dalla capacità di raggiungere un determinato risultato oggi, ma anche dalla capacità di preservare la libertà d'azione nel tempo. Con ciò intendo la capacità di uno Stato di mantenere opzioni strategicamente significative e concretamente attuabili anche dopo che le condizioni in cui la sua strategia originaria è stata formulata sono cambiate.

Questo non significa tenere aperte tutte le possibili alternative – un obiettivo impossibile e spesso inefficiente. Significa evitare decisioni che creino dipendenze, rigidità o impegni difficili da invertire, che limitino eccessivamente le scelte future.

La libertà d'azione dipende quindi dal potere, ma anche da come tale potere è configurato. Risorse, alleanze, capacità industriali e tecnologiche, resilienza, ridondanza e la capacità di riutilizzare gli strumenti disponibili contribuiscono a determinare non solo quanto uno Stato può fare, ma anche con quanta facilità può modificare le proprie azioni al variare delle condizioni.

La domanda tradizionale – quanto potere possiedo rispetto al mio avversario? – deve quindi essere accompagnata da un'altra: quali opzioni di azione mi rimarranno dopo che l'esercizio di tale potere avrà modificato il comportamento altrui e il sistema in cui operiamo?
La differenza è profonda, perché una strategia può raggiungere il suo obiettivo immediato, ma al contempo compromettere la posizione da cui si dovranno affrontare le crisi successive. Può vincere una guerra e peggiorare la competizione più ampia. Può acquisire territorio e perdere influenza. Può creare dipendenza nell'avversario e, attraverso lo sfruttamento coercitivo di tale dipendenza, incoraggiarlo a sviluppare alternative. Può massimizzare una particolare capacità, riducendo al contempo la propria resilienza.
La razionalità strategica, pertanto, non può essere giudicata unicamente in base ai risultati immediati. Deve essere valutata anche in base alla posizione che tali risultati creano nel tempo e alle opzioni che lasciano disponibili per affrontare ciò che verrà dopo.

Dalla previsione alla navigazione

Questa conclusione modifica anche il rapporto tra analisi e strategia.
La pianificazione strategica tende tradizionalmente a partire dalla comprensione del contesto, a formulare una valutazione della sua possibile evoluzione, a elaborare un piano coerente con tale valutazione e infine a tradurre il piano in azione. Questa logica rimane necessaria: nessuna strategia può prescindere dalla comprensione del contesto o dalla formulazione di ipotesi sul futuro.
Tuttavia, quando la trasformazione endogena del sistema rende meno stabili le condizioni su cui si basa una previsione, l'assunto che una previsione sufficientemente accurata possa fornire una base stabile per l'intera strategia diventa sempre più fragile.
La soluzione non è abbandonare la previsione, ma riconoscerne i limiti e, soprattutto, non rendere la strategia dipendente dalla realizzazione di un unico futuro previsto.
La capacità di anticipare deve quindi essere accompagnata dalla capacità di osservare continuamente il



sistema, interpretare i segnali di cambiamento, preservare opzioni alternative, valutare gli effetti delle proprie azioni e modificare la strategia quando le condizioni iniziali non sono più valide.
Questo è il passaggio dalla previsione alla navigazione.
Navigare non significa procedere senza una meta, né sostituire la strategia con l'improvvisazione. Significa distinguere l'obiettivo dal percorso. L'obiettivo strategico può rimanere relativamente stabile, mentre il percorso necessario per raggiungerlo deve essere in grado di cambiare in risposta alle trasformazioni dell'ambiente.
Da questa prospettiva, diversità, ridondanza, modularità, sperimentazione, feedback e reversibilità non dovrebbero essere automaticamente considerate inefficienze da eliminare. Possono costituire riserve di libertà d'azione, consentendo agli Stati di cambiare strumenti, combinazioni e percorsi quando il futuro che effettivamente incontrano diverge da quello su cui si basava la pianificazione originaria.
La strategia in condizioni di incertezza, quindi, non abbandona la previsione. Abbandona la dipendenza dalla previsione.

Un ritorno alla prudenza?
Paradossalmente, questa argomentazione potrebbe ricondurci a Morgenthau.
La prudenza del realismo classico nacque dalla consapevolezza dei limiti della conoscenza e dalla necessità di valutare non solo gli obiettivi dell'azione politica, ma anche le sue possibili conseguenze.
La prudenza non era semplicemente cautela, né tantomeno immobilismo. Richiedeva la capacità di allineare fini, mezzi e circostanze, riconoscendo al contempo che il controllo sulle conseguenze delle azioni sarebbe sempre rimasto limitato.
Nell'attuale contesto, questa intuizione può essere reinterpretata alla luce della complessità e dell'incertezza. Prudenza può significare anche esercitare il potere senza precludere prematuramente alternative che potrebbero rendersi necessarie al mutare delle condizioni.
Il punto non è sostituire il potere con l'adattamento. Uno Stato incapace di esercitare il potere non diventa strategicamente più forte semplicemente perché è flessibile. Piuttosto, l'adattabilità dovrebbe essere intesa come una delle qualità del potere, perché plasma la capacità di uno Stato di riconfigurare risorse, strumenti e strategie quando il contesto si evolve in direzioni diverse da quelle previste.
Vista in quest'ottica, la prudenza significa più che chiedersi se uno Stato possieda i mezzi necessari per raggiungere un obiettivo. Richiede anche di chiedersi quali conseguenze genererà l'uso di tali mezzi e quali opzioni rimarranno disponibili dopo il loro utilizzo.

Realismo in un'epoca di incertezza
Il realismo conserva una forte capacità di spiegare le caratteristiche fondamentali della politica internazionale. L'anarchia non è scomparsa. La competizione continua a caratterizzare le relazioni tra le grandi potenze. La sicurezza rimane un interesse fondamentale e il potere continua a determinare ciò che gli Stati possono e non possono fare.
Proprio per questo motivo, ciò che va riconsiderato non è la centralità del potere, ma il modo in cui ne valutiamo il valore strategico in un sistema adattivo complesso. Il potere non può essere valutato unicamente in termini di risorse possedute, di equilibrio delle capacità rispetto agli avversari o di capacità immediata di ottenere il risultato desiderato. Deve essere valutato anche in termini di capacità di preservare opzioni man mano che il sistema si evolve.

Questo non confuta il realismo né elimina la logica della competizione. Piuttosto, suggerisce di integrare una dimensione temporale e adattiva nella valutazione del potere. La questione non è semplicemente quanto potere uno Stato può accumulare, ma quale posizione tale accumulo – e il successivo esercizio di tale potere – contribuirà a produrre nel tempo.

Questo porta a una proposta che modifica, senza tuttavia rifiutare, la logica della massimizzazione: in condizioni di incertezza sistemica, la superiorità strategica non dipende necessariamente dalla capacità di imporre il risultato desiderato oggi, ma anche dalla capacità di preservare sufficienti opzioni di azione dopo che le conseguenze delle decisioni odierne avranno contribuito a trasformare il sistema.

La superiorità strategica, quindi, potrebbe non appartenere necessariamente allo Stato che accumula più potere, né a quello che produce le previsioni più accurate sul futuro. Potrebbe appartenere allo Stato che combina potere, resilienza, adattabilità e libertà d'azione in modo più efficace dei suoi concorrenti.

Ciò significa passare da una concezione del potere prevalentemente quantitativa a una che sia anche qualitativa e temporale. Ciò che conta non è solo quanto potere possiede uno Stato, ma come tale potere è organizzato, con quanta facilità può essere riconfigurato al mutare delle condizioni e quali opzioni d'azione consente allo Stato di preservare nel tempo.

La questione strategica decisiva, quindi, non è solo: quanto potere possediamo oggi?

Ma anche: quali opzioni avremo ancora domani dopo averlo utilizzato?

Gen. Pasquale Preziosa
Presidente Osservatorio sicurezza Eurispes
Professore di Geostrategia





RÉSUMÉ DU LIVRE DE SILVANO MARSEGLIA «AEDE: UNE VOIE VERS L'EUROPE»

Le livre de Silvano Marseglia, «AEDE: Une voie vers l'Europe», mérite une lecture attentive et une réflexion approfondie de la part des enseignants et des étudiants. Il présente en effet de nombreuses références détaillées aux initiatives entreprises par l'AEDE italienne et européenne, inscrites dans l'histoire de notre continent. Ces initiatives complètent les fondements historiques et politiques du champ éducatif, fermement et clairement affirmés par de nombreuses femmes et de nombreux hommes qui ont envisagé l'Europe comme créatrice et porteuse d'une civilisation et d'une culture nouvelles, et d'une nouvelle relation démocratique entre les peuples et les institutions.

Structuré en cinq parties et complété par une bibliographie et une annexe, l'ouvrage présente, dans un style clair et pertinent, les initiatives éducatives de l'AEDE à travers l'Europe, depuis sa fondation à Paris en 1956 jusqu'à la crise tragique de la COVID-19. Pendant de nombreuses années, l'auteur a occupé les plus hautes fonctions de secrétaire général et de président de l'AEDE italienne, ainsi que de président de l'AEDE européenne. Il a ainsi eu accès à des documents officiels, souvent inaccessibles au grand public, que les différents groupes de l'AEDE lui transmettaient régulièrement sous forme de rapports sur les activités proposées et réalisées. Ses écrits constituent donc une synthèse créative et critique de ces documents originaux, interprétés avec justesse. Ils témoignent clairement de la foi réaffirmée de l'AEDE dans la fédération européenne et de la passion éducative de ses nombreuses figures clés, dont les profils, les réflexions, les actions, les noms et les rôles sociaux sont présentés.

Progressivement, l'AEDE est passée d'un petit groupe courageux de pionniers à une vaste organisation multinationale comptant des milliers de membres.



Après la Seconde Guerre mondiale, un fort désir de tourner la page sur un passé douloureux et terrible s'est répandu à travers l'Europe, instaurant des conditions de vie différentes, plus civilisées et plus humaines pour les nouvelles générations et, par conséquent, une nouvelle éducation européenne.
En 1953, à l'initiative du Néerlandais Brugmans, recteur du Collège de Bruges, fut créé le premier Comité pour la Journée européenne de l'éducation. Ce fut un excellent outil pour l'EAED afin de toucher les écoles et de proposer des thèmes d'envergure européenne. Le Comité européen donna naissance à des comités nationaux, et les activités proposées bénéficièrent du patronage du Conseil de l'Europe.
Après la création de l'EAED européenne en juillet 1956 à Paris, au lycée Saint-Louis-le-Grand, une série de congrès nationaux et européens furent organisés, impliquant les instituteurs («il n'est jamais trop tôt!») ainsi que les enseignants du secondaire et du supérieur. Il était nécessaire de former la conscience civique des nouveaux citoyens européens.
En 1958, l'idée de rédiger et de diffuser le «Guide européen de l'enseignant» a vu le jour, sous l'égide de l'AEDE et du CEC – Centre culturel européen de Genève. Ce guide proposait des suggestions pour chaque discipline scolaire, sous la devise «Unité dans la diversité». Publié pour la première fois en français en novembre 1958, il a été réédité en 2016 par l'AUSE – Association universitaire d'études européennes.
Les formations pour les enseignants de l'AEDE ont débuté en 1960. Dans l'histoire d'Aedina, outre les conférences nationales et européennes, les conférences d'été occupent une place importante. Elles se tiennent principalement en Italie, dans des destinations touristiques réputées et attrayantes, durant les dix derniers jours d'août (période de baisse des prix). Ces conférences attirent toujours un public nombreux et abordent des questions pédagogiques et politiques d'une grande actualité (l'enseignement de l'histoire et de la géographie en Europe, la condamnation de l'hégémonie nationaliste de divers États européens, la formation du personnel scolaire, la nouvelle réforme du système d'enseignement secondaire unique, la démocratisation de l'école, l'enseignement des langues vivantes, l'éducation politique et pédagogique comme un tout indissociable, la défense de l'idée fédéraliste (Le fédéralisme d'abord) dans un européanisme non pas vague mais riche et profond, la docimologie et l'évaluation objective de l'élève).



Pendant et après les crises politiques européennes (en 1954, le rejet en France de la CED – Communauté européenne de défense; en 1964-1965, l'échec du plan Hallstein et la politique de la «chaise vide», ainsi que les propositions controversées du général de Gaulle), l'AEDE est restée attachée à la défense des idéaux d'unité fédérale sur notre continent, à la promotion de l'adhésion de la Grande-Bretagne et à la diffusion d'espoir et d'optimisme pour l'avenir.
Parallèlement, la Journée européenne de l'éducation (JEE) est restée un outil efficace pour mobiliser les établissements scolaires. L'AEDE s'y est préparée par le biais de la revue «Scuola e Europa», qui publiait des contributions de personnalités nationales et européennes.
Les Années européennes de la culture sont suivies et promues avec attention et engagement (environnement, dialogue intergénérationnel, patrimoine historique et artistique, musique, etc.).
En 1968, lors du Congrès international de Bruxelles (9-11 avril), la Charte européenne de l'enseignement a été approuvée, véritable « carte de visite » pour l'AEDE et son action.
En juin 1979, les premières élections directes au Parlement européen ont enfin eu lieu, à la grande satisfaction de l'AEDE, de la Forza Federalista et de l'ensemble des peuples européens.
En 1989, le 10e Congrès international s'est tenu à Nimègue. Il a défini les qualités essentielles de l'éducateur: «vouloir», «savoir» et «savoir faire».
Le 11e Congrès international, à Athènes (10-13 avril 1992), a réexaminé les aspects positifs du traité de Maastricht, récemment ratifié. Il a souligné l'importance des objectifs éducatifs de la «dimension européenne de l'éducation», la mobilité des élèves et des enseignants, le plein épanouissement de la culture et du patrimoine culturel commun, ainsi que l'échange d'informations et d'expériences en matière d'éducation et de formation (articles 126 et 128). Il était nécessaire d'unir l'Europe pour unir le monde.
1996 fut l'Année européenne de l'éducation et de la formation. Une conférence s'est tenue à Catanzaro (du 14 au 16 mars), abordant l'importance de la Méditerranée et la nécessité de développer une conscience euro-méditerranéenne chez les jeunes.
En 2004, un congrès s'est tenu à České Budějovice, en République tchèque, où une crise inattendue a éclaté au sein de la structure organisationnelle de l'AEDE. Rick Matser, un Néerlandais, fut élu président, mais était absent du congrès. Après quelque temps, rencontrant des difficultés, il démissionna en 2007.
Le 30 juin 2007, Silvano Marseglia, reconnu pour sa réflexion, son équilibre, son sens du dialogue et ses compétences organisationnelles, fut élu président européen par intérim.
L'Agenda européen de Lisbonne souligne que l'Europe doit devenir le plus grand espace de l'économie de la connaissance et que chacun doit être encouragé à rattraper le temps perdu. Le passage rapide et définitif du nationalisme au fédéralisme en Europe implique un profond changement de mentalité. L'AEDE fonde sa philosophie sur la dualité «fédéralisme et éducation».
Lors du 17e Congrès international à Bucarest (13-15 mai), auquel ont participé de nombreuses personnalités politiques roumaines, la question majeure et complexe de la paix a été mise en avant. Silvano Marseglia a été confirmé dans ses fonctions de président européen. En 2014, du 6 au 8 novembre, un congrès de l'AEDE s'est tenu au Parlement européen à Strasbourg sur le thème de la citoyenneté européenne.Parallèlement, l'AEDE suscite un vif intérêt dans de nombreux États européens des Balkans. Le président Silvano Marseglia a été invité à plusieurs reprises à sensibiliser l'opinion publique à cette dualité entre éducation et Europe.
Notre association reprend ainsi son rôle de pionnière, facilitant l'adhésion d'États tels que la Moldavie, Chypre, la Pologne, la Serbie et l'Ukraine à l'UE. Le président Marseglia a ainsi endossé le rôle inattendu,

mais bienvenu, d'ambassadeur de la culture et de l'éducation en Europe. En 2016, à Rome, lors du 18e Congrès national, un accord de partenariat a été signé entre l'AEDE et l'ATE – Association tunisienne des éducateurs. Elena Sergi, chercheuse universitaire, a présenté sa thèse de doctorat portant sur les activités pédagogiques et politiques de l'AEDE. Silvano Marseglia a été élu président de la section italienne par acclamation.

L'ouvrage se termine par une bibliographie exhaustive. L'annexe recense 21 congrès européens (de 1956 à 2018) et 18 congrès nationaux italiens (de 1956 à 2020). Enfin, une riche documentation photographique est présentée, suivie de l'organigramme européen 2018-2022.

Pour approfondir le sujet, la lecture de l'ouvrage est recommandée. Il est difficile de résumer brièvement la richesse de ses aspects.

En conclusion, l'ouvrage de Silvano Marseglia offre un éclairage précieux sur l'Europe et l'AEDE, deux entités étroitement liées qui méritent d'être connues et appréciées de tous, et notamment des éducateurs.

Je renouvelle donc mon invitation à lire attentivement cet ouvrage très instructif et utile de notre Président, qui mérite d'être traduit dans d'autres langues modernes.

Enzo Percesepe
Vice-président
Section italienne de l'AEDE





SUMMARY OF SILVANO MARSEGLIA'S BOOK "AEDE: A PATH TOWARDS EUROPE"

Silvano Marseglia's book, "AEDE: A Path Toward Europe," deserves careful reading and reflection by educators and students for its extensive and detailed references to the many initiatives undertaken by the Italian and European AEDE, carried out against the backdrop of our continent's history. These initiatives complement the educational field's historical and political premises firmly and clearly affirmed by numerous women and men who envisioned Europe as the creator and bearer of a new civilization and culture, and a new democratic relationship between people and institutions.

The book, which unfolds in five parts and is accompanied by a bibliography and appendix, presents in clear and thoughtful language the educational initiatives of the AEDE throughout Europe, spanning the historical period from shortly before its founding in Paris in 1956 until the tragic COVID crisis.

For many years, the author held the top positions of Secretary General and President of the Italian AEDE, and President of the European AEDE. He thus had the opportunity to consult customary documents, often unavailable to most, that the various AEDE groups periodically sent him as reports of proposed and completed activities. His writings are therefore a creative and critical synthesis of these original documents, appropriately interpreted. They clearly demonstrate the AEDE's reiterated faith in the European federation and the educational passion of its many key figures, whose personal profiles, thoughts, actions, names, and social roles are reported.

Gradually, the AEDE expanded from a small, courageous group of a few pioneers to a broad, multinational organization with many thousands of members.

In the post-World War II period, a strong desire to put an end to the sad and horrid past arose and spread throughout Europe, creating different, more civilized and humane living conditions for the new generations and thus a new European education.

In 1953, at the initiative of the Dutchman Brugmans, rector of the College of Bruges, the first Committee for European School Day was established. This was an excellent tool for the EAED to reach schools and propose European-level themes. The European Committee gave rise to national committees, and the proposed activity received the patronage of the Council of Europe.

After the establishment of the European EAED in July 1956 in Paris at the Lycée Saint-Louis-le-Grand, the series of national and European congresses began, involving primary school teachers ("it's never too early!") and secondary school and university teachers. The civic conscience of the new European people needed to be formed.

In 1958, the idea of writing and distributing the "European Teacher's Guide" arose, produced by the AEDE and the CEC – European Cultural Centre in Geneva. It included suggestions for every school subject, adopting the motto "Unity in Diversity." This document, first printed in French in November 1958, was republished in 2016 by the AUSE – University Association of European Studies.

Training courses for AEDE lecturers began in 1960. In Aedina's history, alongside national and European conferences, a significant space is occupied by summer conferences, held mostly in Italy in renowned and attractive tourist destinations during the last ten days of August (when prices drop). These conferences are always well attended and address highly topical pedagogical and political issues (the teaching of history and geography in Europe, the condemnation of the nationalistic hegemony of various





European states, the training of school personnel, the new reform of the single middle school system, the democratization of schools, the teaching of modern languages, political and pedagogical education as an inseparable unity, the defense of the federalist idea (Le Fédéralisme d'abord) in a Europeanism that is not vague but rich and profound, docimology and the objective evaluation of the student).

During and after European political crises (in 1954, the rejection in France of the CED – European Defence Community; in 1964/65 the (The failure of the Hallstein Plan and the "empty chair" policy, along with General de Gaulle's unpalatable proposals), the AEDE remains committed to upholding the ideals of federal unity on our continent, promoting the accession of Great Britain and spreading hope and optimism for the future.

Meanwhile, the use of the GES – European School Day – continued as an effective tool for engaging schools. The AEDE prepared for it through the magazine "Scuola e Europa," with written contributions from various national and European figures.

The European Years of Culture are followed and publicized with attention and commitment (on the environment, dialogue between generations, historical and artistic heritage, music, etc.).

In 1968, at the International Congress in Brussels (April 9-11), the "European Teaching Charter" was approved, a sort of "identity card" for the AEDE, its "business card."

In June 1979, the first direct elections to the European Parliament were finally held, to the great satisfaction of the entire AEDE, the entire "Forza Federalista," and the entire European people.

In 1989, the 10th International Congress was held in Nijmegen, which identified the essential qualities of the educator: "wanting," "knowing," and "knowing how to do."

The 11th International Congress in Athens (10–13 April 1992) reexamined the positive aspects of the recently approved Maastricht Treaty. It emphasized the important educational objectives of the "European dimension of education," the mobility of students and teachers, the full development of culture and the common cultural heritage, and the exchange of information and experiences in education and training (Articles 128 and 126). It was necessary to unite Europe to unite the world.

1996 was the European Year of Education and Training. A conference was held in Catanzaro (March 14-16), which addressed the importance of the Mediterranean and the need to develop a "Euro-Mediterranean awareness" among young people.

In 2004, a Congress was held in Ceské Bud□jovice, Czech Republic, where an unexpected crisis arose in the AEDE's organizational structure. Rick Matser, a Dutchman, was elected President, but was absent from the Congress. After some time, he encountered difficulties and resigned in 2007. On June 30, 2007, Silvano Marseglia, well known for his thoughtfulness and balance, his sense of dialogue, and his organizational skills, was elected interim European President.

The European Lisbon Agenda emphasizes that Europe must be the largest Knowledge Economy Area and that everyone must be encouraged to make up for lost time. The rapid and definitive shift in Europe from nationalism to federalism entails a profound shift in mentality. The AEDE has based its philosophy on the duality of "federalism and education."

At the 17th International Congress in Bucharest (May 13-15), attended by many Romanian political figures, the major and complex issue of peace was highlighted. Silvano Marseglia was confirmed as European President.

In 2014, from November 6-8, an AEDE Congress was held at the European Parliament in Strasbourg on the topic of European citizenship.

Meanwhile, the AEDE is arousing keen interest in many European states in the Balkans. President Silvano Marseglia has been repeatedly invited to raise awareness of the duality of education and Europe. Our Association thus resumes its pioneering role as a "paver" for the accession of states such as Moldova, Cyprus, Poland, Serbia, and Ukraine to the EU. President Marseglia thus took on the unexpected but welcome role of ambassador for culture and education in Europe.



In 2016, in Rome, at the 18th National Congress, a partnership agreement was signed between the AEDE and the ATE – Tunisian Association of Educators. University researcher Elena Sergi announced her doctoral research on the pedagogical and political activities of the AEDE. Silvano Marseglia was elected President of the Italian Section by acclamation.

The book concludes with an extensive bibliography. The Appendix follows, listing 21 European Congresses (from 1956 to 2018) and 18 Italian National Congresses (from 1956 to 2020). Finally, there is extensive photographic documentation, followed by the European Organization Chart 2018–2022.

Further knowledge can be gained by reading the book, which is difficult to summarize briefly in its many important aspects.

In conclusion, Silvano Marseglia's work contains ample references to Europe and the AEDE, which are closely intertwined and deserve to be known and appreciated by all, especially educators.

I therefore renew my invitation to carefully read this highly informative and useful work by our President, which deserves to be translated into other modern languages.

Enzo Percesepe
Vice President
Italian Section of AEDE



SINTESI DEL LIBRO DI SILVANO MARSEGLIA "AEDE UN CAMMINO VERSO L'EUROPA"

Il libro di Silvano Marseglia "AEDE - Un cammino verso l'Europa" merita di essere letto attentamente e assimilato da educatori e studenti per gli ampi e articolati riferimenti a tante iniziative intraprese dall'AEDE italiana e europea, svolte sullo sfondo della storia del nostro continente, a completamento nel campo educativo delle premesse storiche e politiche affermate con decisione e chiarezza da numerose donne e uomini che hanno pensato all'Europacome ideatrice e portatrice di una nuova civiltà e cultura e di un nuovo rapporto democratico tra persone e istituzioni.

Il libro, che si snoda in cinque parti ed è corredato da bibliografia e appendice, presenta in linguaggio chiaro e meditato le iniziative educative dell'AEDE in tutta Europanel periodo storico che va da poco prima della fondazione nel 1956 a Parigi fino alla triste vicenda del COVID.

L'Autore ha ricoperto per molti anni nell'AEDE italiana le cariche al vertice di Segretario Generale e di Presidente e nell'AEDE europea quella di Presidente. Ha così avuto modo di consultare documenti di rito, preclusi ai più, che i vari gruppi dell'AEDE gli inviavano periodicamente come resoconti delle attività proposte e realizzate. Quindi i suoi scritti sono la sintesi creativa e critica di tali documenti originali, opportunamente interpretati. Vi si può cogliere con evidenza la reiterata fiducia dell'AEDE nella federazione europea e la passione educativa dei tanti protagonisti, dei quali vengono riportati i profili personali, il pensiero, l'azione, il nome, la carica sociale.

A poco a poco l'AEDE si allarga da una sparuta pattuglia coraggiosa di pochi pionieri ad un'ampia organizzazione plurinazionale di molte migliaia di aderenti.

Nel secondo dopoguerra in tutta l'Europa è sorto e si è diffuso dappertutto il forte desiderio di mettere una pietra sopra il tristo e orrido passato e di creare per le nuove generazioni diverse e più civili e umane condizioni di vita e quindi anche una nuova educazione europea.

Nel 1953, per iniziativa dell'olandese Brugmans, rettore del Collegio di Bruges, viene istituito il primo Comitato per la Giornata Europea della Scuola, un ottimo strumento per l'AEDE per entrare nelle scuole e per proporvi temi in dimensione europea. Dal Comitato Europeo discesero quelli nazionali e l'attività proposta ottenne il patrocinio del Consiglio d'Europa.

Dopo l'istituzione dell'AEDE europea nel luglio 1956 a Parigi nel Liceo San Luigi il Grande inizia la serie del Congressi nazionali ed europei, che coinvolge maestri delle scuole elementari ("non è mai troppo presto!") e docenti di quelle secondarie e delle università. Occorre formare la coscienza civica del nuovo popolo europeo.

Nel 1958 spunta l'idea di scrivere e diffondere la "Guida Europea del Docente", realizzata dall'AEDE e dal CEC – Centro Europeo della Cultura di Ginevra. Ci sono proposte per ogni materia scolastica, con l'adozione del motto "Unità nella diversità". Tale documento, stampato per la prima volta in francese nel novembre del 1958, è stato pubblicato di nuovo nel 2016 a cura dell'AUSE – Associazione Universitaria di Studi Europei.

Nel 1960 iniziano i corsi per la formazione di Conferenzieri AEDE. Nella storia aedina, accanto ai Convegni nazionali ed europei, un grande spazio occupano i Convegni Estivi, svolti per lo più in Italia in località turistiche rinomate e amene nell'ultima decade di agosto (quando i prezzi diminuiscono) , che vedono sempre una grande partecipazione e che affrontano tematiche di forte attualità pedagogica e politica

(l'insegnamento in Europa della Storia e della Geografia, la condanna dell'egemonia nazionalistica di vari stati europei, l'aggiornamento del personale delle scuole, la nuova riforma della Scuola Media Unica, la democratizzazione scolastica, l'insegnamento delle lingue moderne, l'educazione politica e pedagogica in unità inscindibile, la difesa dell'idea federalista (Le Fédéralisme d'abord") in un europeismo non vago ma ricco e profondo, la docimologia e la valutazione oggettiva dello studente).
Durante e dopo le crisi politiche europee (nel 1954, la bocciatura in Francia della CED – Comunità Europea di Difesa; nel 1964 / 65 il fallimento del Piano Hallstein e la politica della "sedia vuota", con le indigeste proposte del Generale De Gaulle), l'AEDE resta sempre impegnata a tenere alti gli ideali dell'unità federale del nostro continente, favorendo l'ingresso della Gran Bretagna e diffondendo speranza e ottimismo verso il futuro.
L'utilizzo della GES – Giornata Europea della Scuola continuava intanto come strumento efficace di coinvolgimento delle scuole. L'AEDE ne attuava la preparazione tramite la Rivista "Scuola e Europa", con contributi scritti di più protagonisti nazionali ed europei.
Gli Anni Europei della Cultura sono seguiti e divulgati con attenzione e impegno(sull'ambiente, sul dialogo tra le generazioni, sul patrimonio storico e artistico, sulla musica, etc.).
Nel 1968, nel Congresso internazionale di Bruxelles (dal 9 all'11 aprile) viene approvata la "Carta Europea dell'Insegnamento", una sorta di "carta di identità dell'AEDE, unsuo "biglietto da visita".
Nel giugno 1979 si tengono finalmente le prime elezioni del Parlamento europeo a suffragio universale e diretto, con grande soddisfazione di tutta l'AEDE, di tutta la "Forza Federalista "e di tutto il popolo europeo.
Nel 1989, a Nimega è celebrato il X Congresso internazionale, in cui vengono individuate le doti essenziali dell'educatore, che deve "volere", "sapere" e "saper fare".
L' XI Congresso internazionale di Atene (10 – 13 aprile 1992) riprende in esame gli aspetti positivi del Trattato di Maastricht, appena approvato. E sottolinea gli importanti obiettivi educativi della "dimensione europea dell'educazione", della mobilità degli studenti e docenti, del pieno sviluppo della cultura e del retaggio culturale comune, dello scambio di informazioni e di esperienze nell'educazione e formazione(articoli 128 e 126). Era necessario unire l'Europa per unire il mondo.
Il 1996 fu l'Anno Europeo dell'Istruzione e Formazione. A Catanzaro si tenne un Convengo (dal 14 al 16 marzo), in cui si parlò dell'importanza del Mediterraneoe della necessità di sviluppare nei giovani una "coscienza euromediterranea".





Nel 2004 si tenne nella Repubblica Ceca, a CeskéBudejovice, un Congresso in cui si sviluppò una imprevista crisi nella struttura organizzativa dell'AEDE. Fu eletto Presidente Rick Matser, olandese, assente fisicamente in Congresso, il quale dopo qualche tempo riscontrò difficoltà e si dimise nel 2007. Il 30 giugno 2007 venne quindi eletto Presidente Europeo ad interim Silvano Marseglia, ben conosciuto per la sua ponderazione ed equilibrio, per senso del dialogo e per capacità organizzative.
L'Agenda Europea di Lisbona sottolinea che in Europa ci deve essere la più ampia Area di Economia della Conoscenza e che occorre stimolare tutti a recuperare il tempo perduto. Il rapido e definitivo passaggio in Europa dal nazionalismo al federalismo comporta un vero cambiamento di mentalità. Sul binomio "federalismo e scuola" l'AEDE ha fondato la sua "filosofia".
Nel XVII Congresso internazionale di Bucarest (dal 13 al 15 maggio), cui parteciparono molte personalità politiche rumene, si pose in evidenza il grande e complesso problema della pace. Silvano Marsegliavenne confermato Presidente Europeo.
Nel 2014, dal 6 all'8 novembre, si tiene un Congresso AEDE nella sede del Parlamento europeo a Strasburgo sul tema della cittadinanza europea.
Nel frattempo, l'AEDE suscita vivo interesse in molti stati europei dei Balcani. Il Presidente Silvano Marseglia è più volte invitato a far conoscere il binomio scuolae Europa.
La nostra Associazione riprende così il suo ruolo pioneristico di "apripista" per l'ingresso nella UE di stati come la Moldavia, Cipro, la Polonia, la Serbia, l'Ucraina. Il Presidente Marseglia assume così il ruolo, imprevisto ma ben accetto, di ambasciatore della cultura e della scuola in Europa.
Nel 2016 a Roma, nel XVIII Congresso nazionale viene siglato un "patto" di partenariato tra l'AEDE e la ATE – Associazione Tunisina di Educatori. La ricercatrice Universitaria Elena Sergi comunica a tutti di aver elaborato una ricerca di dottorato sulle attività pedagogiche e politiche dell'AEDE. Silvano Marseglia è eletto per acclamazione Presidente della Sezione Italiana.
A conclusione del libro c'è un'articolata Bibliografia. Segue l'Appendice, con l'elenco di 21 Congressi Europei (dal 1956 al 2018) e di 18 Congressi nazionali italiani (dal 1956 al 2020). C'è infine un'ampia documentazione fotografica, cui segue l'Organigramma Europeo 2018 – 2022.
Altre conoscenze possono essere accumulate da ciascuno con la lettura del libro, che è difficile sintetizzare in breve nei suoi molteplicie importanti aspetti.
In conclusione, nell'opera di Silvano Marseglia ci sono amplissimi riferimenti all'Europa e all'AEDE, che si intrecciano strettamente tra loro e che meritano di essere conosciuti e apprezzati da tutti, specialmente dagli educatori.
Rinnovo così l'invito a leggere con attenzione questa informatissima e utilissima realizzazione del nostro Presidente, che merita di essere tradotta in altre lingue moderne.

Enzo Percesepe
Vice Presidente
Sezione Italiana AEDE



JOSÈ MANUEL VEGA PEREZ VISITE LE MUSÉE DU CAIRE

JOSÈ MANUEL VEGA PEREZ VISITS THE CAIRO MUSEUM

JOSÈ MANUEL VEGA PEREZ IN VISITA AL MUSEO DEL CAIRO

LE CONSEIL PRÉSIDENTIEL
THE PRESIDENTIAL COUNCIL
IL CONSIGLIO DI PRESIDENZA



SILVANO MARSEGLIA

Principal émérite

Président de la Section italienne de l'AEDE

Président Européen de l'AEDE

Section italienne de l'AEDE



JOSÉ MANUEL VEGA PEREZ

Président de la Section AEDE des Îles Canaries

Vice-président européen de l'AEDE

Section AEDE des Îles Canaries



VASILE NICOARA

Principal MIRCEA CEL BATRAN Collège national Constanta

Vice-président européen de l'AEDE

Section AEDE de Roumanie



CHRYSOULA TSIGKRI

Membre du Conseil présidentiel de l'AEDE grecque

Vice-présidente européenne de l'AEDE

Section AEDE de Grèce



ELISABETH DITTRICH

Présidente de la Section AEDE de l'Autriche

Vice-présidente européenne de l'AEDE

Section AEDE de l'Autriche



JEAN-CLAUDE GONON

Secrétaire Général de l'AEDE EUROPÉENNE

Section AEDE de Moldavie



CATERINA AMATI

Trésorier de la section italienne de l'AEDE

Trésorier européen de l'AEDE

Section italienne de l'AEDE



JANETTA DANIELA BARAITARU

Secrétaire de la section roumaine de l'AEDE
Vice-principal MIRCEA CEL BATRAN Collège national de Constanta
Secrétaire adjoint de l'AEDE européenne
Section AEDE de Roumanie



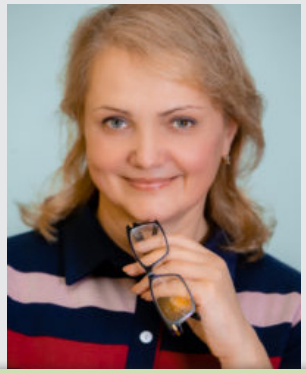
AGATHANGELIDIS ILIAS

Président de la section AEDE de Suède
Secrétaire adjoint de l'AEDE européenne
Section AEDE de Suède



KSENIJA AVRAMCEVA

Présidente de la section Macédoine du Nord de l'AEDE
Secrétaire adjoint de l'AEDE européenne
Section AEDE de Macédoine du Nord



OLENA KHOLODENKO

Président de la section AEDE d'Ukraine élu membre de l'exécutif européen de l'AEDE



MARIANA MITIOGLO

Secrétaire de la section AEDE de Moldavie élu membre de l'exécutif européen de l'AEDE



NORMA TASCA

Président de la section AEDE du Portugal élu membre de l'exécutif européen de l'AEDE



MAREK ZAJAK

Président de la section AEDE de Pologne élu membre de l'exécutif européen de l'AEDE



RADE ZEJAK

Président de la section AEDE de Serbie élu membre de l'exécutif européen de l'AEDE

L'AEDE autorise la diffusion de cette publication dans toutes les institutions scolaires, auprès des enseignants et du personnel éducatif au niveau européen.

AEDE authorizes the dissemination of this magazine to all schools, teachers and educational staff at European level.

L'AEDE autorizza la diffusione di questo giornale a tutte le Istituzioni scolastiche, docenti e personale educativo a livello europeo.

L'AEDE/EAT

est une Association internationale à but non lucratif (AISBL)

2 Place Luxembourg (MEI-EMI), 1050 BRUXELLES

www.aede.eu

aedeeuropea@gmail.com